

## V.

Je reçois votre lettre à l'instant même, ma chère enfant, et j'y réponds séance tenante. Cette lettre m'a d'abord étonnée et affligée; je reconnaissais bien votre écriture, mais je ne reconnaissais pas votre sens droit et votre saine appréciation de toutes choses. Puis je me suis rassurée en expliquant à moi-même les toutes petites causes physiques qui ont influé sur votre imagination. Nous ne sommes pas le sexe *fort*; nous ne puisons pas tout en nous-mêmes, joies ou tristesses; nous sommes accessibles à mille impressions extérieures qui agissent sur notre organisation, qui nous abattent ou nous relèvent; en un mot nous sommes nerveuses. Quand cette disposition sert à donner plus de délicatesse à nos perceptions et à nos sentiments, il n'y a pas lieu de s'en plaindre et de la condamner. Mais si cette délicatesse dégénère en faiblesse: si les effets doivent en devenir pénibles pour les autres et pour nous-mêmes, il faut la combattre de toutes ses forces en agissant sur notre personne physique par des calmants, par un exercice modéré, par le travail surtout, souverain remède de tous les maux; — sur notre être moral par la raison, qui condamnera les appréciations exagérées; par un sentiment généreux et équitable, qui blâmera les préoccupations égoïstes et distraira notre pensée des petites peines qui nous sont propres, pour les reporter vers les grandes douleurs qui sont le partage des autres.

Vous m'écrivez par un de ces jours brumeux, pluvieux, semblables à ceux des mois les plus tristes de l'année: le vent gémit autour de vous, la pluie tombe; Aliane a été passer la journée à son couvent pour assister à la fête que ses compagnes donnent à leur supérieure; par une coïncidence désagréable, M. de Guymont vous a quittée aussitôt après le dîner pour se rendre à l'appel qui lui avait été adressé par un ami malade. Vous voilà donc seule pour une grande partie de la soirée, et vous m'écrivez que *votre mari a préféré la compagnie de son ami à la vôtre ... que cette préférence vous fait appréhender de tristes heures...* Que sais-je! Ma chère Hélène, est-ce bien vous qui avez écrit ces lignes regrettables? J'y vois beaucoup de dépit mêlé à beaucoup d'injustice, et à une certaine dose d'égoïsme. Non, cette lettre n'est pas de

vous, — ou bien, ainsi que je le disais tantôt, elle a été écrite dans l'un de ces moments où le système nerveux, ébranlé par des causes extérieures, ne perçoit plus distinctement les choses, et les présente à notre imagination, dénaturées par une certaine faiblesse qui se complaît dans l'image des maux imaginaires et dans l'expression des plaintes puérides et injustes.

Vous ne savez pas rester seule, dites-vous: il faut l'apprendre. Aujourd'hui votre mari vous a quittée pour un ami souffrant; une autre fois ce sera pour une affaire, et même pour un plaisir auquel vous ne pourrez prendre part. Voulez-vous lui interdire à jamais de revoir de temps en temps ses amis célibataires, d'assister à un dîner, à une réunion dont vous ne ferez pas partie? Voulez-vous peser sur son existence, l'empoisonner par des exigences ou des bouderies, amener peut-être, dans un temps plus ou moins éloigné, la réalisation des craintes qui aujourd'hui sont chimériques? Ce n'est pas ainsi que l'on obtient une affection durable; les cœurs faibles et lâches peuvent se soumettre à ce despotisme, car le moment présent est tout pour eux, et, pour obtenir une trêve, ils s'exposent à recommencer sans cesse le combat; mais les âmes élevées ne peuvent supporter cette contrainte; il n'y a de durable dans l'ordre des sentiments que ce qui est volontaire. Pourriez-vous accepter l'humiliation d'imposer un sacrifice? Voulez-vous enlever à celui qui vous le fait la satisfaction de l'accomplir par sa seule volonté?

Vous allez peut-être me trouver bien sévère pour les femmes, bien indulgente pour les hommes? Mon enfant, l'origine d'un grand nombre des maux de ce monde se trouve justement dans la confusion qui se produit dans les esprits à propos de la prétendue égalité de l'homme et de la femme. Leurs droits et leurs devoirs, égaux en principe, diffèrent essentiellement dans l'application. Ils marchent au même but, mais par des voies différentes. En retour du labeur qui lui donne l'existence, de l'expérience qui l'éclaire, de la protection qui lui fraye sa route, à elle et à sa famille, la femme doit donner à son mari la paix intérieure, et elle n'y parvient que par cette vertu qui s'appelle le sacrifice intelligent.

(A Suivre.)